

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

|   |                              |  |
|---|------------------------------|--|
| <b>PREMIERE ANNEE.</b>  | <b>Paraissant le JEUDI.</b>  | <b>NUMERO 7.</b>   |
| <b>ABONNEMENTS.</b>   | <b>2 CENTS</b><br>LE NUMERO. | <b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b><br>32 RUE BONSECOURS<br>Boite 1969, Bureau de Poste, Montréal. |
| Un an ..... \$ 1.00<br>Six mois ..... 80<br>Trois mois ..... 25 |                              |  |

MONTREAL, 16 JUIN 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

VII

(Suite)

Quelques minutes après, ils étaient de retour. Un vaste espace, autour duquel les spectateurs s'assirent à terre, avait été ménagé en face d'un des feux. Deux jeunes garçons et deux jeunes filles s'y avancèrent, les hommes serrés dans un étroit costume qui mettait en relief leurs formes élégantes et vigoureuses, les femmes enveloppées de draperies amples et légères qui donnaient à leurs moindres mouvements une grâce et une dignité antiques.

Alors les sons d'une méchante guitare s'étaient fait entendre, la danse commença, calme et posée d'abord, puis à mesure que la musique devenait plus vive et plus entraînante, s'animant pour suivre son rythme rapide et



L'inconnu avait saisi un pistolet et l'avait déchargé sur la poitrine du lieutenant.

présé. C'était une de ces pantomimes, peintures naïves des passions, qui se retrouvent sous des formes diverses chez tous les peuples primitifs, et dont l'idée simple et pour ainsi dire

embarrassé, et lui demanda si elle ne voulait pas prendre part au divertissement.

Léna rougit et avant de répondre leva sur son mari, qui

palpable éclate à chaque instant dans le geste, dans l'attitude des danseurs et jusque dans leurs regards

Mais dans ses mouvements les plus vifs, la passion y demeurait chaste et contenue. On sentait que la présence de Pharold, assis avec Léna à l'entrée de sa tente, mettait un frein aux emportements et aux désordres dont ces sortes d'amusements étaient souvent le prétexte.

Bientôt toutefois de nouveaux couples s'élançèrent dans l'espace réservé, impatients de prendre une part plus active à ce jeu dont la passion les entraînait; plusieurs groupes se formèrent et la danse devint générale.

Alors Guillaume, poussé par la mère Gay, s'approcha de Léna d'un air timide et

avait froncé les sourcils d'un air mécontent, un regard éraintif et suppliant. Pharold comprit sans doute la muette prière qu'il renfermait, car un sourire douloureux et un peu méprisant se dessina sur ses lèvres.

—Allez, dit-il, puisque vous le désirez. Mais songez que vous êtes la femme d'un chef, et gardez-vous des entraînements où tombent parfois quelques-uns des nôtres.

Léna se leva, vive et légère comme un oiseau, et quelques secondes après elle avait disparu dans le tourbillon de la danse.

Mais bientôt, et sans qu'elle y prit garde, elle devint, avec Guillaume, l'objet unique de tous les regards. Réunis, ils formaient le plus beau couple de la tribu; et, d'ailleurs, Guillaume avait, malgré sa prière, commencé une des danses les plus populaires, naïve, mais ardente expression d'un amour timide et partagé.

Léna s'était tenu d'abord dans une réserve prudente; mais insensiblement gagnée par la contagion de l'exemple, et aussi par la passion qui lutait dans son cœur, elle exprima avec tant de charme et de vérité ces aveux involontaires d'un amour qui s'ignore encore, mais que tout trahit, jusqu'à sa colère et ses refus, qu'un murmure d'admiration courut parmi les spectateurs.

Peu à peu les autres danses cessèrent, ses rivales elles-mêmes s'arrêtant pour la contempler, et elle demeura seule le point de mire de tous les regards. Toute entière au jeu dangereux qui la captivait, elle n'y fit pas d'abord attention.

Mais s'étant aperçue tout à coup de son isolement, et ayant en même temps senti peser sur elle le regard sombre et profond de Pharold, toute son ivresse tomba au froid contact de la réalité.

Elle s'arrêta, prise d'un frison involontaire, et, se dérobant aux prières de Guillaume qui essayait de la retenir, et aux applaudissements qui la rappelaient, elle alla, toute palpitante, reprendre sa place à l'entrée de sa tente.

Honteuse de s'être ainsi donnée en spectacle, craignant de s'être trahie, elle n'osait regarder Pharold, encore moins lui adresser la parole. Il comprit sans doute ce qui se passait dans son âme et il en eut pitié.

—Je croyais Léna, lui dit-il avec une tristesse navrante de douceur, vous avoir fait comprendre que de pareils amusements n'étaient plus convenables pour une jeune femme. Vous l'aviez donc oublié?

—J'ai eu tort, dit-elle en essuyant une larme furtive; mais je ne l'oublierai plus, Pharold, et je vous prie de me pardonner.

Le bohémien allait répondre, lorsqu'un enfant d'une quinzaine d'années sortit brusquement du bois, et accourut à lui tout haletant.

—Pharold, lui dit-il à voix basse, le gentilhomme que vous attendez est en route pour le Val Maudit.

—Y sera-t-il bientôt? demanda vivement le bohémien.

—Avant une demi-heure, et, si vous voulez l'y précéder, il vous reste à peine le temps de vous y rendre.

—C'est bien, dit Pharold.

Et, se levant aussitôt, il fit signe à Brun de venir lui parler. Celui-ci étant accouru.

—Il faut que je m'absente, lui dit-il, et vous veillerez à ce que ces divertissements ne dégénèrent pas en désordre. Que

dans une heure tout le monde ait regagné les tentes, et que demain, au point du jour, le camp soit levé. Je serai là pour vous conduire au nouvel emplacement que j'ai choisi.

Puis prenant Léna dans ses bras et l'embrassant avec une tendresse émue.

—À demain, mon enfant, lui dit-il avec douceur. Tâchez de dormir en paix et d'oublier les émotions qui vous ont agitée. C'est le meilleur moyen de vous faire pardonner votre faute.

Et, sans attendre de réponse, il s'éloigna du côté du bois et ne tarda pas à y disparaître.

Il marchait d'un pas rapide et se dirigeait en droite ligne vers le Val Maudit, sans tenir compte des sentiers tracés. Il semblait avoir oublié les émotions qu'avait fait naître en lui la conduite de Léna, pour ne plus songer qu'à la délicate et difficile entrevue qu'il avait sollicitée, et involontairement, à mesure qu'il approchait, son pas se ralentissait comme s'il eût éprouvé le besoin de se recueillir et de rassembler ses souvenirs.

Lorsqu'il atteignit le pont de bois jeté au fond de la gorge sur le ruisseau, Edouard d'Erbray n'était pas encore arrivé, il le franchit et gravit la côte pour aller à sa rencontre.

Au moment où il posait le pied, sur le sommet, il aperçut Edouard à quelques pas de lui. A sa vue, le jeune homme tressaillit, et, l'abordant aussitôt:

—C'est vous qui vous appelez Pharold? lui demanda-t-il en l'examinant d'un regard curieux et attentif.

Et le bohémien ayant répondu affirmativement.

—Et c'est bien vous qui m'avez envoyé cette lettre par le colonel d'Availles? reprit-il.

—Oui, monsieur le vicomte.

—Alors, vous devez être prêt à m'expliquer ce qu'elle signifie? dit Edouard avec une émotion dont il ne fut pas maître.

—C'est pour cela que je suis venu, répondit doucement le bohémien.

Et après un silence, voyant qu'Edouard semblait attendre qu'il prit la parole, il ajouta:

—Ce que j'ai à vous dire vous paraîtra sans doute bien étrange et bien incroyable. Mais je vous prie de m'entendre d'abord, monsieur d'Erbray, et, si pénibles que vous soient mes paroles, de ne pas oublier un instant ce que je vous ai écrit: "Que cette démarche m'a été dictée uniquement par le profond intérêt que je vous porte, et que je n'avancerai rien que je ne sois prêt à appuyer de preuves convaincantes et irréfutables."

—Si vous dites vrai, en cela du moins vous aurez droit à ma gratitude et à mes remerciements, répliqua Edouard; et dissiez-vous, comme vous le prétendez, renverser toutes mes espérances, je ne vous en saurai pas mauvais gré.

—Ce n'est pas moi qui les renverserai, répartit Pharold avec vivacité. Je n'en ai ni le pouvoir, ni la volonté. Mais d'autres en possèdent les moyens, et, sachant qu'ils en veulent user, j'ai cru devoir vous en instruire.

—Et qui sont ceux-là qui prétendent m'arracher ma fortune et mon titre? s'écria Edouard. Quel motif les guide? quel intérêt? Avant tout, je veux le savoir; car ce n'est pas seulement à moi qu'ils s'attaquent, c'est à ma mère!...

—A votre mère! répéta Pharold d'un air étonné. Quoi donc a pu vous le faire croire?

Edouard rougit, et craignant de s'être mépris, il garda un instant un silence embarrassé.

Puis sentant qu'il s'était trop avancé pour reculer, voulant, d'ailleurs, à tout prix, arriver à la vérité.

—Et comment pourraient-ils me disputer de pareils droits, dit-il, si ce n'est en attaquant ma mère dans ce qu'une femme a de plus cher et de plus précieux, dans son honneur et sa considération ? En prétextant, enfin, puisque vous ne voulez pas me comprendre, qu'elle n'était pas la femme légitime de mon père, ou que son mariage était entaché de fraude ou de nullité ?

Pharold tressaillit, et interrompit Edouard qui allait pour suivre.

—Ils ne songent point à élever de pareils accusations, dit-il, et nul n'y songera jamais ; car sur ce point, comme sur tous les autres du reste, l'honneur de la comtesse d'Erbray est inattaquable. Mais je comprends que ce doute vous soit venu, et je regrette de ne vous avoir pas prémuni contre lui, car il a dû vous faire saigner le cœur. J'ai connu votre mère M. d'Erbray. C'était la plus noble et la plus sainte des femmes, et elle a droit au respect de tous par ses souffrances autant que par ses vertus. Si même quelque chose eût pu vous sauver du malheur qui vous menace, e'eût été assurément son souvenir.

—Il me suffit qu'il ne soit pas attaqué, dit Edouard que les paroles de Pharold semblaient avoir soulagé d'un poids énorme. Si grands que soient les malheurs qui me menacent, j'aurai le courage de les supporter. Ce ne sont pas eux qui m'effrayaient, c'était la honte que je pressentais derrière eux.

Pharold secoua tristement la tête.

—Ne vous hâtez pas de vous réjouir, monsieur d'Erbray, dit-il. Il y a, dans un passé déjà lointain que je vais être obligé de faire revivre, des événements qui ont pesé lourdement sur les vôtres, et dont vous-même êtes appelé à sentir le poids. Mieux vaut vous le dire tout de suite. Ce ne sera pas seulement la douleur qui vous courbera le front dans un instant, ce seront aussi la honte et le désespoir.

Et comme Edouard le regardait d'un air surpris et interrogateur.

—Ce Val Maudit, reprit-il en montrant de la main la sombre gorge dont le gouffre noir et béant s'ouvrait sous leurs pieds, je ne l'ai pas seulement choisi pour le lieu de notre entrevue parce qu'il est écarté et désert. J'avais un autre but : Il a été le théâtre des événements dont je vous parlais tout à l'heure, et j'ai voulu, pour que vous les comprissiez mieux, que vous eussiez sous les yeux l'endroit même où ils se sont passés. Vous n'ignorez pas sans doute qu'il y a vingt ans le père de celle que vous aimez, votre oncle Lalandec, fut assassiné au fond de cette gorge ?

—Non, dit Edouard en pâlisant, mais j'ai toujours ignoré comment ce malheur arriva.

—Oh ! sans doute, dit Pharold avec amertume. On s'est bien gardé de vous l'apprendre. On vous eût même caché le crime, si la chose eût été possible !

—Et dans quel but ? demanda Edouard.

—Dans quel but ! répondit Pharold, Vous le saurez bientôt. Mais auparavant il faut que je vous dise ce que le monde a su du crime. Il est nécessaire de le connaître pour comprendre ce que j'en sais, moi !

Et, après un silence pendant lequel il parut se recueillir, d'une voix émue et brisée, il commença son récit en ses termes :

—C'était le soir même du jour où, pour prix de ses éclatants services, le lieutenant Lalandec fut condamné à mort. Car c'est ainsi que les choses se passent parmi vous ; le pauvre innocent paye pour le riche coupable, et le roturier, eût-il un cœur de lion, pour le gentilhomme qui a oublié de naître brave.

—Prévenu à temps par ses amis, le lieutenant Lalandec avait pu rassembler à la hâte ses papiers les plus précieux et prendre la fuite. Le vaisseau qui devait l'emporter en Amérique n'attendait plus que lui pour mettre à la voile, et de Nantes, où il se trouvait alors, il eût pu le gagner en quelques heures, et entre ses ennemis et lui mettre l'immensité des mers. Mais sa sœur, votre mère, était mourante au château de Montbrun, et il n'était pas homme, quand son cœur avait parlé, à écouter la voix de la prudence.

—Avant de partir, il voulut la voir. Il la trouva qui s'éteignait dans une lente et douloureuse agonie, et il prit à son chevet la place qu'aurait dû occuper votre père, qui n'était pas là. Il puisa dans son cœur dévoré d'inquiétudes et de chagrins les consolations dont cette mourante avait besoin pour rendre tranquillement son âme à Dieu. Oui, il eut la force d'excuser le comte d'Erbray, dont l'ingratitude et la dureté faisaient frémir tout son être de colère et d'indignation, et par ce généreux mensonge, dont il sut persuader votre mère, par mille preuves de tendresse et d'affection, il ramena le calme dans son âme et le sourire sur ses lèvres. Quelques heures après, il avait reçu son dernier soupir.

—Alors, après avoir fait une longue prière au chevet de cette morte qu'il ne lui était pas permis de conduire à sa dernière demeure, il partit, emportant cette douleur de plus dans son exil. Son beau-frère, le marquis de Trévenec, avait voulu l'accompagner.

—A l'entrée de ce champ, là où vous voyez cette croix, continua Pharold en montrant un calvaire de pierre qui se dressait sur leur gauche, au delà du vallon, ils se séparèrent, le marquis pour retourner au château de Montbrun, le lieutenant Lalandec, pour traverser le Val Maudit et gagner à travers la lande, la route de Nantes. Qu'arriva-t-il ensuite ? Personne, excepté moi, ne l'a jamais su. Mais deux heures après le cheval du lieutenant arrivait éflaré, trempé de sueur, au château de Montbrun.

—On le saisit, non sans peine, et sur la selle et la bride, sur son poil même, on aperçut des gouttes de sang. On pressentit un accident, et le marquis de Trévenec partit aussitôt à la recherche de son beau-frère. Il n'alla pas loin.

—Au fond de cette gorge, au milieu du pont jeté sur le ruisseau, son cheval s'arrêta tout à coup et, plutôt que d'avancer, se cabra sous l'éperon. Étonné, le marquis mit pied à terre, et, à la lueur des lanternes que portaient les domestiques dont il s'était fait suivre, il aperçut devant son cheval une flaque de sang, à côté de laquelle gisait un pistolet fraîchement déchargé.

—Il poursuivit ses recherches et à quelques pas plus loin, dans un buisson, il trouva le chapeau du lieutenant Lalandec.

Mais ce fut en vain qu'ensuite il explora attentivement toute l'étendue du vallon, en vain même qu'il envoya ses domestiques dans toutes directions qu'avait pu prendre son beau-frère. Nulle part on ne découvrit le moindre indice qui pût mettre sur ses traces.

« Cependant un accident était certainement arrivé ; peut-être même un crime avait-il été commis. Prévenus par le marquis de Tréveneuc, les baillis de Derval et de Guéméné-Penfas se transportèrent au château et aidèrent leur collègue de Pierre, M. Ardouin, qui vit encore, dans les recherches qu'il commença dès le lendemain dans la matinée.

« Pas plus que celles du marquis, ces recherches n'aboutirent. Elles n'avaient même pas donné naissance au moindre soupçon, lorsque, vers midi, un ami du lieutenant Lalandec, celui-là même qui devait le conduire à Saint-Nazaire, où il avait secrètement retenu son passage à bord d'un bâtiment en partance, arriva, fort inquiet de ne l'avoir pas encore vu.

« Dès lors les doutes n'étaient plus possibles. Un crime avait été certainement commis et les magistrats recommencèrent leur enquête sur nouveaux faits, et avec un soin plus minutieux.

« Tout fut inutile, et le soir en rentrant au château de Montbrun, après avoir exploré le pays environnant, ils désespérèrent du succès. Mais alors ils reçurent de Pierre un message de M. Ardouin annonçant qu'un bohémien, arrêté pour avoir, la veille, presque assommé de coups un jeune paysan du village, déclarait spontanément avoir été témoin du crime, commis à l'endroit même où l'on avait trouvé la mare de sang, et qu'il donnait de tels détails que son témoignage méritait d'être pris en sérieuse considération.

« Ce bohémien n'était point un inconnu pour votre famille. Sa vie s'était même trouvée assez intimement mêlée à celle des vôtres pour qu'il soit nécessaire que je vous en dise quelques mots.

« Avant d'être la propriété du comte d'Erbray, le château de Montbrun, vous le savez sans doute, appartenait au grand armateur Lalandec, le père du lieutenant. Un jour qu'il s'y trouvait, on vint lui apprendre qu'une pauvre femme, une bohémienne, avait été subitement prise, à la porte de son château, des douleurs de l'enfantement.

« Votre aïeul, M. d'Erbray, était un de ces hommes bien-faisants, trop rares parmi vos riches, que la souffrance du pauvre ne trouve jamais insensibles à ses douleurs ou à ses plaintes. Il fit transporter immédiatement cette femme au château, et donna des ordres pour qu'elle y fût soignée comme l'eût pu être sa femme ou sa fille. Il alla lui-même la visiter plusieurs fois.

« Mais soit que ces secours arrivassent trop tard, soit qu'elle fût de longue date épuisée par la misère et les privations, quelques heures après avoir mis son enfant au monde, elle expira dans une convulsion. Cet enfant, si cruellement frappé en naissant, votre aïeul le prit en pitié.

« La tribu à laquelle il appartenait, éprouvée par une suite accablante de revers, réduite à quelques âmes, était tombée dans le dernier degré de la pénurie et de l'abaissement. Il ne s'y trouvait même pas une mère qui pût allaiter l'orphelin.

« Votre aïeul offrit d'en prendre soin, si l'on consentait à le

laisser au château. Les anciens de la tribu, consultés, se décidèrent à cet abandon, mais à contre-cœur, malgré leur misère. Une tribu est une grande famille dont le dernier des membres est aussi cher à chacun que ses propres enfants. Ils stipulèrent toutefois qu'arrivé à l'âge de raison, l'orphelin serait laissé libre de revenir parmi les siens, s'il en manifestait le désir, et cette condition ayant été acceptée, ils s'éloignèrent.

« Votre aïeul tint noblement ses promesses. Le petit bohémien fut élevé au milieu de ses enfants. D'abord compagnon de leurs jeux, il le devint ensuite de leurs études. Il avait été séduit par le faux éclat de vos sciences vaines, et il acquit bientôt assez de connaissances pour se faire la place belle dans votre monde égoïste.

« Mais si ses frères s'étaient un moment éloignés de lui, ils ne l'avaient pas oublié. A plusieurs reprises, lorsqu'il eut atteint l'âge où il pouvait les comprendre, ils revinrent errer autour du château. Ils lui parlèrent des destinées glorieuses promises à sa race ; ils l'initèrent aux traditions et aux sciences dont elle a conservé, à travers les âges, le précieux trésor. Ils lui apprirent que, descendants des anciens dues, il avait plus qu'aucun autre devoir et mission de transmettre intact aux enfants de son peuple le dépôt sacré qu'il recevait de ses pères. Ils lui demandèrent enfin si, parce que ses frères étaient tombés dans l'abaissement, il les voulait abandonner, ou si le sang de sa race s'était tellement refroidi dans ses veines que, de cœur aussi bien que de langage, il fût devenu pour elle un véritable étranger.

« Un vague désir d'indépendance jusqu'alors endormi dans le cœur de cet enfant, s'y réveilla alors. Il se sentit pris d'amour et de pitié pour ces pauvres tribus errantes dont le sang était le sien, et il rougit comme d'une lâcheté de cet abandon dont on le supposait capable.

« Puis les sciences auxquelles les anciens de son peuple l'avaient initié avaient ouvert à son intelligence des horizons nouveaux. Il les compara à ses connaissances si sèches et si étroites qui avaient d'abord surpris son admiration, et si étrange que cela puisse vous paraître, il trouva que les ignorants et les barbares n'étaient pas ces bohémiens si méprisés, mais ces étrangers qui, dans le délire d'un fol orgueil, ont décoré du nom de sagesse leurs égarements et leur dégradation.

« Cependant une lutte terrible se livrait dans son âme, une lutte qui dura des années. Si la voix du sang le rappelait vers les siens, les liens de la reconnaissance l'attachaient au foyer de sa famille d'adoption, et le moment arrivé de les rompre, il n'en avait plus le courage.

« Il ne l'aurait jamais eu, peut-être. Mais votre aïeul vint à mourir. Son fils, qu'il aimait comme un frère, partit pour ces longues courses sur mer où il cherchait la gloire et où il devait trouver la ruine de toutes ses espérances. Votre mère et votre tante se marièrent, et demeuré seul, il n'hésita plus. Un jour, il partit, sachant bien que le monde l'accuserait d'ingratitude. Mais peu lui importait ce qu'on pourrait dire, pourvu qu'il fût absous dans le cœur des trois seuls êtres dont l'estime lui fût précieuse. Et eux, ils ne l'accusaient pas ! Ils savaient à quels entraînements il céda ; ils savaient aussi qu'il emportait de leurs bontés un souvenir ineffaçable.

« Or, le bohémien que le vieux M. Ardouin tenait dans sa

prison, c'était lui. Un jour, il avait voulu revoir non seulement ces grands bois et ces landes désertes où s'était écoulée son enfance, mais ces deux grandes dames qu'il avait aimées comme des sœurs, et il était revenu en Bretagne.

« En apprenant qu'il offrait de faire des révélations, le marquis de Trévenue, assuré d'en obtenir de précieux renseignements, partit aussitôt pour Pierrie avec les baillis de Derval et de Guéméné-Penfis. Votre père aussi les accompagnait. Il venait d'arriver. Il avait enfin quitté la table de jeu où était venu le surprendre la nouvelle du double malheur qui le frappait.

« Interrogé, le bohémien raconta simplement ce qui sait :

« La veille, il s'était pris de querelle avec un jeune homme qui avait insulté une des femmes de sa tribu, et ayant été frappé par lui, il l'avait, dans l'empportement de sa colère, châtié plus sévèrement qu'il n'en avait d'abord l'intention.

« Il prit aussitôt la fuite, et ayant bientôt appris qu'on était à sa poursuite, pour ne pas compromettre les siens, il était allé se cacher dans le Val Mau-lit, au milieu de ces buissons que vous apercevez à droite du ruisseau.

« Il y rêvait assez tristement aux moyens de rejoindre sa tribu, à laquelle il avait ordonné de prendre les devants, lorsque, dans le sentier qui conduit au pont, il entendit un pas de cheval. Un peu effrayé, il écarta les branches pour tâcher d'apercevoir le cavalier au moment où il franchirait le pont. Il l'aperçut, il le reconnut même : c'était le lieutenant Lalandec.

« Il se levait déjà, tout joyeux, pour courir à lui. Mais au même instant, de l'autre côté du ruisseau, dans le sentier, un second cavalier parut. D'un mouvement brusque, le bohémien se rejeta derrière les buissons qui l'abritaient ; et de cette retraite il assista invisible, mais voyant tout, à ce qui se passait ensuite.

« En se rencontrant, le lieutenant Lalandec et le cavalier inconnu s'étaient abordés ; ils avaient même, à en juger du moins par leurs gestes, car la voix n'arrivait pas distincte jusqu'au bohémien, échangé quelques paroles fort vives.

« Puis tout à coup, et par un mouvement plus prompt que l'éclair, l'inconnu avait saisi un pistolet dans les fontes de sa selle et l'avait déchargé à bout portant sur la poitrine du lieutenant Lalandec. Celui-ci avait poussé un grand cri et chancelé un instant ; puis la bride s'étant échappée de sa main, et, perdant l'équilibre, il avait roulé sur le pont, et du pont dans le ruisseau fort profond en cet endroit.

« L'inconnu demeura d'abord immobile, comme épouvanté du crime qu'il venait de commettre. Mais, au bout d'un instant, rappelé sans doute à lui-même par le soin de sa propre sûreté, d'un mouvement brusque, il ramena son cheval en arrière, et sans songer que le pistolet, instrument du crime, avait glissé de sa main détendue par l'effroi et restait sur le pont comme un indice révélateur, il s'enfuit au galop et ne tarda pas à disparaître.

« Tout cela s'était passé si vite que le bohémien, l'eût-il voulu, n'eût pu porter secours à Lalandec ni arrêter son assassin. Il n'y songea pas, du reste, tant la surprise et l'horreur l'avaient paralysé, et, lorsqu'il eut repris possession de lui-même, il se hâta de s'éloigner, craignant, si des témoins survenaient, qu'on ne l'accusât d'être l'auteur du crime.

« Le lendemain, il fut arrêté par la maréchaussée, et in-

struit de la découverte du meurtre, il avait cru de son devoir d'informer la justice de ce qui s'était passé.

« Pressé de questions, le bohémien ne varia jamais dans ses réponses ; mais on ne put lui arracher un mot de plus. Tout ce que put en tirer M. Ardouin, qui dirigeait l'interrogatoire, c'est qu'il ne connaissait pas l'assassin, mais qu'il l'avait parfaitement vu et que, si jamais il était confronté avec lui, il le reconnaîtrait sans peine.

« Le bohémien fut renvoyé dans sa prison, et, de nouveau, les magistrats se transportèrent sur les lieux. Tout ce qu'ils purent découvrir, ce furent des traces de pas de chevaux qui avaient échappé lors du premier examen, et dont la direction confirmait les dires du prisonnier. Mais de l'assassin lui-même, et du corps du lieutenant Lalandec, ils ne trouvèrent rien, pas même le plus faible indice qui pût les diriger dans leurs investigations. Et jus-qu'à ce jour le même mystère a plané sur ce crime, car on ne put même pas savoir où avait été acheminé le pistolet ramassé sur le pont.

« Le vieux M. Ardouin peut mériter la réputation qu'il a d'être un magistrat aussi équitable que sévère. Mais volontiers il incline au soupçon, surtout lorsque l'homme amené devant son tribunal est, comme nous autres bohémiens, un homme sans demeure ni ressources fixes, ce que vous appelez un vagabond, et alors du soupçon, il glisse trop facilement à la dureté et à l'injustice.

« Il était difficile de retenir le bohémien en prison après une pareille déclaration, spontanément apportée devant le tribunal. Le jeune homme qu'il avait frappé était hors de danger, et reconnaissait d'ailleurs, que, dans cette querelle, à tous ses autres torts, il joignait celui d'avoir été l'agresseur. Les quelques indices recueillis confirmaient le témoignage du prisonnier. Il n'était pas jusqu'à son affection bien connue pour le lieutenant Lalandec qui n'écartât de lui jusqu'à l'ombre du soupçon.

« Et cependant, pour le garder sous sa main et le confronter plus tard avec l'assassin, si ce dernier venait à être arrêté. M. Ardouin ne craignit pas d'élever des doutes sur son innocence. Mais ils furent repoussés avec tant d'indignation par le marquis de Trévenue et le comte d'Erbray, bien que votre père eût pris ce bohémien en haine, que force fut au bailli de Pierrie de le remettre en liberté.

« Il ne le fit, toutefois, qu'après en avoir obtenu la promesse de rester dans le pays pendant un an et de se présenter, dès qu'il en serait requis ; et cette promesse, bien qu'il eût pu sans scrupule la fouler aux pieds, le prisonnier l'observa fidèlement.

« Ce prisonnier, ce bohémien, c'était moi.

— Vous ? dit Edouard en fixant un regard indigné sur le visage pâle et ému de Pharold ; vous ! Ah ! je ne voulais pas le croire, bien qu'il me fût à peine possible d'en douter. Quoi ! vous n'êtes pas allé au secours de Lalandec quand vous le vîtes assailli de la sorte ? Vous n'avez pas même cherché à l'arracher de ces eaux où il était tombé blessé, mais non mortellement peut-être ?...

— Ne vous hâtez pas tant de m'accuser, monsieur d'Erbray, répliqua Pharold en relevant la tête par un mouvement plein de fierté et de dédain. Je vous ai dit ce que j'avais raconté aux magistrats, mais je ne vous ai pas dit que ce récit, bien qu'exact en nombre de points, fût la vérité tout entière.

—Achevez, alors ! dit vivement Edouard. Lalandec était-il mort que vous l'avez retiré du ruisseau, ou avez-vous obtenu de son agonie le nom de son assassin ?

—Cela, dit Pharold avec une ironie amère et triste, je n'avais pas besoin de le lui demander, car l'assassin, depuis longtemps je le connaissais.

—Vous le connaissiez !... s'écria Edouard en pâlisant. Et quel était-il ? ajouta-t-il d'une voix mal assurée, après un silence.

—Le moment n'est pas encore venu de vous le dire, monsieur d'Erbray.

—Et pourquoi ?

—Parce que, maintenant, vous refuserez peut-être de me croire ; tandis que tout à l'heure, quand j'aurai étalé devant vous la vérité dans toute son horreur, quand preuves et détails vous seront connus, le doute ne vous sera plus possible... Vous venez d'entendre le récit que répète le monde. Écoutez à présent celui du bohémien. Il sera plus court et malheureusement plus terrible.

« Votre aïeul, dont je vous ai déjà parlé, avait au milieu de ses grandes et nobles qualités un défaut, c'est trop dire, peut-être, une faiblesse qui n'en devait pas moins avoir de funestes conséquences pour sa famille. Artisan de sa fortune, parvenu des rangs les plus humbles de la société à un tel degré de richesse et de puissance que ses vaisseaux étaient répandus sur toutes les mers et qu'avec le roi il traitait presque d'égal à égal, tout cela n'était rien à ses yeux auprès des lettres de noblesse qui devaient effacer la tache originelle de sa naissance.

« Ces lettres, il les obtint sans peine, car on avait besoin de lui. Sans peine aussi il trouva des gentilshommes qui consentirent à mêler leur sang au sien. De tout temps, mais en aucun plus qu'au nôtre, la fierté de ces privilégiés n'a su résister à l'éclat fascinateur des millions de la roture.

« Il maria votre tante au marquis de Tréveneuc, et de ce mariage je n'ai rien à dire, car le marquis aimait sa femme, et cet amour le lave de tout soupçon de cupidité. Mais on n'en saurait dire autant de votre père, M. d'Erbray. Il avait follement dépensé, en quelques années, l'héritage prématurément tombé entre ses mains par la mort de ses parents, et la portion inaliénable de ses biens était elle-même chargée de dettes.

« Il aimait le jeu d'un amour effrené, et ce vice et ses précédentes débauches étaient si bien connus que lorsqu'il demanda la main de votre mère, votre aïeul hésita, craignant de compromettre le bonheur de sa fille. Mais le comte était alors aussi séduisant qu'il est aujourd'hui amer et sombre, et votre mère l'aimait. Le mariage eut lieu, malgré l'opposition de votre oncle Lalandec. J'avais, moi aussi, mais inutilement, joint mes supplications aux siennes, et votre père, qui ne l'ignorait pas, ne me l'a jamais pardonné.

« Le lieutenant Lalandec, lui, méprisait la noblesse pour son incapacité dont il avait eu tant de preuves sous les yeux et il la haïssait pour sa morgue insolente. Dès le premier jour qu'ils se virent, votre père et lui furent ennemis déclarés. De nombreux dissentiments vinrent bientôt accroître cette antipathie réciproque.

« Par le conseil du comte d'Erbray, votre aïeul l'armateur, quelques années après, érigea en majorat le château de Mont-

brun, y joignant comme dépendances une étendue de domaines qui représentait la moitié de sa fortune.

« Or le marquis de Tréveneuc n'avait qu'une fille ; votre oncle Lalandec, ayant perdu au bout de quelques années de mariage sa femme qu'il adorait, avait juré de ne se remarier jamais et de vivre uniquement pour sa fille. Seul enfant mâle de la famille, vous deviez, presque inévitablement, hériter du majorat. L'intention du comte, qui avait acquis sur l'esprit de votre aïeul déjà vieux un empire tout-puissant, n'était donc que trop évidente.

« Riche au delà de ses vœux, ayant d'ailleurs l'âme trop noble pour attacher à la fortune plus d'importance qu'elle n'en mérite, votre oncle eût peut-être pardonné au comte le préjudice qu'il causait à sa famille s'il eût rendu votre mère heureuse. Mais à peine marié, il avait repris ses habitudes de dissipations et de débauches, les couvrant toutefois d'un voile assez épais pour votre aïeul, devant qui votre mère dissimulait sa douleur, ne pût les soupçonner.

« Mais le lieutenant Lalandec n'ignorait pas sa conduite. Se joignant à tant d'ingratitude et de dureté, la cupidité du comte d'Erbray l'indigna, et à plusieurs reprises il la lui reprocha avec une violence qui faillit avoir des conséquences funestes.

« Les choses en étaient à ce point, et votre aïeul était mort depuis deux ans déjà lorsqu'arriva cette nuit fatale. Vous devez comprendre de quels sentiments votre oncle Lalandec, venant de quitter sa sœur morte de douleur et de désespoir, était animé envers votre père.

« Une colère terrible couvait sourdement dans son âme gonflée d'indignation, et elle y couvait avec d'autant plus de violence que, proscrit et fugitif, il se sentait alors impuissant à venger cette sœur bien-aimée qu'il n'avait pu sauver. Il était dans un de ces moments où l'homme, écrasé sous les coups impitoyables d'une fatalité aveugle, en vient à douter de tout, même de la justice de Dieu, et sent son désespoir se changer en révolte.

« Ce fut alors, tandis qu'il suivait, abîmé dans ses pensées, la route où il avait lancé son cheval que tout à coup, sur ce pont, se présenta devant lui l'homme qu'il regardait comme l'assassin de sa sœur et dont il avait juré de tirer plus tard une vengeance éclatante.

Edouard qui depuis longtemps pressentait, sans oser se l'avouer, cette révélation du bohémien, baissa la tête d'un air accablé.

—Ainsi, c'était mon père ? dit-il d'une voix brisée.

—Oui, c'était lui, répondit Pharold, et avant de poursuivre, je dois lui rendre du moins cette justice qu'alors sa douleur et son agitation n'étaient pas moins grandes que celles du lieutenant Lalandec. Votre père avait bien des reproches à s'adresser, monsieur d'Erbray, mais il était incapable de cette froide et barbare cruauté qu'ont certains hommes de tuer lentement, par une suite calculée de mauvais procédés et d'outrages, la victime qu'ils n'ont pas le courage de sacrifier ouvertement à leur haine ou à leurs intérêts ; il était surtout incapable, sachant votre mère si proche de sa fin, de lui refuser cette consolation dernière des mourants : de voir, avant de mourir, réconciliés ou repentants, ceux qui pendant leur vie ont été leurs plus cruels ennemis.

(La suite au prochain numéro).

UNE  
**AFFAIRE EMBROUILLÉE.**

## VI

(Suite)

—Une lettre, ô ciel!

—Quelle imprudence! s'écria Karl. Et que contient cette fatale lettre?

—Ces simples mots: "Cher Urbain, prenez courage, Cécile pense à vous, que ne peut-elle adoucir votre sort!"

—Mais le géôlier découvrira la lettre! soupira la vieille femme.

—Il ne pourra toujours pas la lire, elle est écrite dans une langue que personne ne peut comprendre, si ce n'est Urbain et son père.

—Cécile, Cécile, j'avais plus de confiance dans votre esprit, murmura Karl mécontent. Ce que vous avez fait là est une déplorable étourderie. Je cours après la servante.

—Ah! ah! ah! dit la jeune fille en riant, je vous ai attrapé tous les deux. Vous savez qu'il y a dans notre verger de grosses poires savoureuses que personne ne possède à D'worp. J'ai mis deux de ces poires dans le panier. Urbain les connaît bien. Ne saura-t-il pas que c'est moi qui les envoie, et n'y lira-t-il pas sans écrit ce que mon cœur veut lui dire?

—Une ingénieuse invention en effet! dit Karl rassuré.

—Plaisanter dans notre situation! gronda la fermière.

—Pardonnez-moi, ma mère, dit Cécile. Il y a si longtemps que nous ne faisons que pleurer et gémir! L'arrivée du baron me rend si joyeuse que j'ai presque envie de chanter et de danser... Vous voyez que j'ai mis mes plus beaux habits. Puisque vous m'accompagnez, arrangez-vous un peu pour paraître devant M. le baron en état convenable.

—Je n'ai qu'à mettre un autre bonnet et un beau mouchoir par dessus.

—C'est encore trop tôt, dit Karl. Le baron dormira plus tard que de coutume à cause de la fatigue du voyage. Il faut être prudent avec ces grands seigneurs. Si l'on se présente chez eux à des heures indues, ils sont de mauvaise humeur. Il est à peine huit heures. Il faut attendre le retour de la servante; elle pourra nous dire si le baron est déjà descendu. Nous avons donc tout le temps. Asseyez-vous, Cécile, et voyons un peu ce que vous allez dire au baron, car c'est vous qui porterez la parole.

—C'est tout simple, répondit-elle; je lui raconterai comment le malheur est arrivé, et je lui

expliquerai les causes de la haine de l'amman contre Urbain.

—D'après moi, Cécile, ce projet ne vaut rien, reprit Karl. Notre première idée était, au cas où le baron reviendrait, de solliciter de lui pour la mère Coutermann la permission de voir les prisonniers, et pour vous celle de l'accompagner. Je crois qu'il vaudrait mieux nous en tenir à cette idée pour le moment. Si vous êtes admise dans la prison, vos conseils amèneront probablement Urbain à reconnaître que ce n'est pas lui qui a donné le coup de couteau.

—Ah! mon pauvre mari qui resterait seul en prison! soupira la vieille femme.

—Mieux vaut un seul que deux, la mère. Je ne me le cache pas, cette double reconnaissance, ce double aveu sera mal pris par le baron, car l'amman prétend, et en cela du moins il n'a pas tout à fait tort, que les Coutermann n'ont inventé ce moyen que pour embrouiller l'affaire et égayer la justice. Le baron est très-susceptible sur ce point-là. Il veut que la justice soit entourée du plus grand respect. Il est à craindre que cette circonstance étrange ne le dispose défavorablement, de même qu'elle force, pour ainsi dire, le drossart à faire tout ce que désire l'amman.

—Le drossart est-il contre nous? Lui si juste pourtant!

—Oui, il est juste au fond, la mère; mais il est faible, comme tous ceux qui ont bon cœur. L'amman lui fait croire que les procédés d'Urbain et de son père sont un grave outrage à la justice, un outrage qui devrait être sévèrement puni, même indépendamment du meurtre de Marc Cops. Maintenant que le baron est revenu, il faut que le doute s'éclaircisse. C'est pour cela que vous devez d'abord, à mon avis, demander la permission de voir les prisonniers. Si vous l'obtenez, faites comprendre à Urbain et à son père la nécessité d'un aveu sincère. Du moment que vous saurez avec certitude qui a donné le coup fatal, retournez auprès du baron et dites-le lui. Il vous en saura gré, et le drossart aussi, parce que vous les aurez tirés d'un cruel embarras. L'avocat de Bruxelles est également d'avis qu'il faudra infiniment mieux n'avoir qu'un seul accusé à défendre. La justice ne connaît ni générosité ni amour filial. Elle cherche la vérité et se venge de quiconque veut la déguiser, n'importe pour quel motif. J'ai bien compris le mobile du père Coutermann et d'Urbain, mais...

La servante fit tout à coup irruption dans l'appartement et se laissa tomber sur une chaise avec des gestes qui témoignaient du plus profond désespoir.

—Mon Dieu, mon Dieu, secourez-moi, je



m'évanouis, s'écria-t-elle... Non, non, ne me consolez pas. Laissez-moi pleurer; c'est trop affreux!

—Quoi? qu'est-il arrivé? Parlez Thérèse, vous nous faites trembler. Urbain?... demanda Cécile pâle comme un linge.

—Non, pas Urbain, sanglota la servante.

—Ciel, mon pauvre mari! s'écria la mère Coutermann.

—Non, pas le fermier non plus.

—Qui, alors?

—Hélas, le pauvre Blaise!... qui aurait jamais cru qu'il pouvait se passer d'aussi terribles choses?

—Mais quoi donc? Que savez-vous de Blaise?

—Il est mort.

—Mort?

—Les brigands l'ont tué. Ah! ce brave garçon, il n'avait pourtant pas mérité une si malheureuse fin!

—A-t-on trouvé son cadavre? demanda Karl.

—Non, pas son cadavre; mais c'est égal, on suit maintenant qu'il a été tué... Laissez-moi pleurer, mes larmes m'étouffent. Le meilleur garçon du monde, travailleur, doux, serviable, innocent comme un agneau, que je regardais comme mon frère! Oh! mon Dieu, mon Dieu!

La mère Coutermann et Cécile, profondément émuës par la triste nouvelle, se regardaient avec une muette angoisse.

—Mais, Thérèse, parlez donc clairement. Qu'avez-vous appris au sujet de Blaise? insista Karl.

—On a trouvé son bonnet, son bonnet de coton tout trempé de sang.

—Où?

—Au fond du bois des Béguines, dans le tail-lis.

—En êtes-vous bien sûre, Thérèse? Qui vous l'a dit?

—J'ai vu son bonnet, Karl. Ah! Je frémis encore en y pensant; il était tout raide de sang caillé. Ah pauvre Blaise! pauvre Blaise!

—Vous avez vu le bonnet de Blaise! où cela? au château?

—Non, entre les mains du garde Diereks, qui allait le porter au drossart. Un fagotier de Kesterbeck l'a trouvé ce matin, au point du jour, au bois des Béguines, et l'a apporté à D'worp. Laissez-moi pleurer encore!... Un si bon garçon! Il n'était pas beau, c'est vrai, mais si bon cœur!

La fermière et Cécile, malgré leur émotion, essayèrent de consoler la servante.

Karl les laissa faire un moment, puis il reprit:

—Dieu ait l'âme du pauvre Blaise! Nous ne doutions plus de sa mort, n'est-ce pas, depuis le fatal événement! Remercions plutôt le ciel de ce qu'il nous apporte maintenant la preuve de

ce forfait. Ah! les témoins prétendent qu'au-d'eux n'a donné le moindre coup de bâton? C'est donc Marc qui doit avoir frappé mortellement le valet à la tête. Cette circonstance seule suffit pour démentir que la vie d'Urbain et de son père était en danger et qu'ils avaient le droit de la défendre par tous les moyens... Mais tout cela nous fait oublier les pauvres prisonniers. Eh bien, Thérèse, savez-vous si M. le baron est levé?

—Oh! le chasseur m'a dit qu'il est descendu depuis plus d'une heure. Vous savez bien, fermière, le chasseur Pierre qui autrefois venait souvent causer avec moi. C'est aussi un bon garçon... Et puisque Blaise est mort... Il vous conseille de venir tout de suite au château; car tout à l'heure M. le baron recevra beaucoup de visites et alors ce serait peut-être difficile. Pierre, par amitié pour moi, parlera au valet de chambre, afin qu'il vous introduise auprès du baron.

—Oh! venez vite alors, ma mère, ne perdons pas un instant! s'écria Cécile.

Elle entra dans la chambre voisine et revint aussitôt en disant:

—Tenez, voilà votre bonnet et votre mouchoir. Laissez-moi vous aider. Vous voilà prête. Bon courage et bon espoir. Venez.

Elles quittèrent la ferme, et allèrent à travers le fond de la vallée aussi vite que le permettaient les jambes raidies de la fermière; puis traversèrent un petit pont et gravirent l'autre colline.

La rapidité de leur marche les empêchait de causer. Elles arrivèrent au grand chemin du village, et bientôt à l'avenue de beaux arbres au bout de laquelle s'élevaient les tourelles du château.

Leur cœur battit bien fort quand elles aperçurent la tourelle gauche avec ses meurtrières, quand elles se dirent que là, dans ces souterrains, les êtres qui leur étaient chers se trouvaient enchaînés et couchés sur la paille. Mais elles n'osèrent parler, de peur de s'attrister l'une l'autre.

Pierre, le garde, qui se tenait devant la porte, leur dit:

—Thérèse m'a prévenu de votre arrivée. J'ai parlé au valet de chambre. Suivez-moi.

Elles traversèrent la cour et pénétrèrent dans le château. Un laquais en livrée leur ouvrit la porte d'une chambre.

—Entrez et attendez ici, dit-il. L'amman est avec M. le baron. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, les deux femmes se dirent avec inquiétude:

—L'amman auprès du baron! Hélas! pourquoi avons-nous tardé si longtemps? Mon cœur me disait que je devais être ici avant notre ennemi.

—Que dira l'amman au baron ? murmura la vieille fermière. Il boircira haïneusement mon mari et mon fils.

—Oui, et par ses fausses accusations il aigrira le baron contre nous. Ah ! je suis toute découragée.

—Tout se déclare contre nous ! gémit la mère Couterman. Si M. le baron nous reçoit avec colère ; que pouvons-nous espérer ? Ah ! nous sommes bien malheureuses, Cécile !

—Elles se couvrirent le visage avec les mains pour cacher les larmes qui leur venaient aux yeux.

—Allons, allons, pas de faiblesse, mère, dit la jeune fille. Il faut aller jusqu'au bout. Peut-être nous trompons-nous. L'amman n'osera point parler à M. le baron comme il parle aux autres ; le respect le rendra prudent et d'ailleurs le baron a assez d'esprit pour distinguer le vrai du faux.

Cécile poursuivit son raisonnement et elle avait réussi à remonter un peu le courage de la fermière et le sien, lorsque la porte se rouvrit, et que le valet vint leur dire :

—Suivez-moi : M. le baron vous permet de paraître devant lui.

Elles le suivirent dans le vestibule, où elles rencontrèrent l'amman qui leur jeta un regard de raillerie et de triomphe. Elles, le cœur serré et tremblantes d'inquiétude, courbèrent la tête en guise de salut, baissèrent les yeux et passèrent en silence.

Au bout du vestibule une double porte ouverte permettait aux deux femmes de voir de loin un vaste et beau salon.

—Mère, levez la tête et tenez-vous bien, voilà M. le baron, murmura Cécile.

Le noble seigneur de D'worp avait la main appuyée sur le bord d'un bureau. C'était un homme de haute taille, aux traits fermes et au regard perçant. Dans ses riches habits de soie et de satin brodés d'or, l'épée au côté, et avec sa fière attitude, il devait nécessairement inspirer le respect à tous ceux qui l'approchaient.

Aussi fit-il une profonde impression sur les deux femmes. Elles tremblaient de tous leurs membres, et osaient à peine avancer, car elles voyaient clairement que le baron avait l'air très-courroucé ; l'expression froide et sévère de son visage leur ôta tout espoir d'un accueil favorable.

Le baron leur montra deux chaises devant le bureau.

—Asseyez-vous, asseyez-vous, dit-il ; vous venez me parler en faveur de ceux qui ont souillé par un meurtre le sol de cette seigneurie ? Ah ! je suis bien peiné de savoir que des innocents tels que vous ont à souffrir aussi de ce crime ;

mais le devoir est inexorable. Il faut un exemple pour empêcher que d'autres, dans l'avenir, ne se rendent coupables de pareils forfaits.

—Ah ! monsieur le baron, on vous a trompé, dit Cécile en soupirant. Depuis longtemps l'amman est l'ennemi des Couterman ; il les accuse de meurtre, tandis qu'il n'ont fait que défendre leur vie menacée.

—Oui, cela se passe toujours ainsi, répliqua le baron avec un sourire amer. Excités par la haine, la jalousie, la boisson, les rivaux se cherchent querelle, et se batte à coups de poing, à coups de bâton, jusqu'à ce que l'un deux, aveuglé par la rage, tire son couteau et change la ridicule dispute en une scène de sang. Il y a eu, depuis quelques années, trop de ces scènes de violence et de passion féroce. Il faut que cela ait un terme !... Oui, femme Couterman, je compatis à votre malheur et à vos larmes ; j'ai pitié de votre sort ; mais je ne puis qu'engager mes justiciers à faire leur devoir !

—Ah ! ma mère, ne perd-z pas tout espoir, comprimer vos larmes, lui souffla Cécile à l'oreille.

—Retournez chez vous, poursuivi le baron, et attendez le verdict du banc des échevins ; mais ne vous laissez pas abuser par un vain espoir ; l'affaire des Couterman est grave, très-grave.

La jeune fille joignit les mains, et dit avec l'accent d'une ardente prière :

—Ah ! monsieur le baron, vous qu'on renomme et bénit pour votre haute justice, ne nous renvoyez pas sans nous entendre ! On ne vous a pas dit la vérité. Je vous en supplie, laissez-moi vous expliquer comment cette malheureuse affaire est arrivée ; et si une seule parole contraire à la vérité s'échappe de mes lèvres, chassez-moi honteusement. Je l'aurai mérité.

—Eh bien, parlez, je vous écoute, répondit le baron profondément touché par la prière de la jeune fille.

Cécile se mit à raconter l'histoire de son amour pour Urbain, de leurs accords, de la jalousie de Mare Cops, l'ivrogne incorrigible, le fléau de sa mère ; elle raconta la fête des archers, l'attaque de Mare à cette fête, et enfin elle en vint à l'agression nocturne.

Voyant que le baron l'écoutait avec attention, il lui sembla qu'elle produisait sur son esprit une impression favorable. Cela l'encouragea. Elle peignit la position des Couterman dans cette agression, le danger qu'ils couraient, et tout cela avec des couleurs si vivantes que son auditeur ému secoua la tête d'un air ébranlé. Elle n'oublia pas de parler du coup mortel reçu par Blaise, et de son bonnet retrouvé plein de sang. Elle tira de tout cela cette conséquence que les Couterman étaient innocents, puisqu'ils n'avaient

fait qu'user du droit de légitime défense qui appartient à tous, et elle termina par un chaleureux appel à la justice bien connue et à la paternelle bonté du baron pour implorer l'élargissement immédiat des prisonniers.

Le gentilhomme réfléchit un moment en silence. Il paraissait lutter contre l'impression que la parole ardente de la jeune fille avait produite sur son esprit.

—Je sais depuis longtemps, dit-il enfin, que vous êtes une jeune fille d'esprit, Cécile Roosens, et que vous avez une langue dorée. Si l'amman a aggravé par haine l'affaire des Couterman, votre amour vous pousse naturellement à l'atténuer. Mettre les prisonniers en liberté m'est impossible, fussé-je même convaincu de leur innocence.

—Ah! monsieur le baron, soyez-leur miséricordieux! nous vous bénirons jusqu'à notre dernière heure, s'écria la femme Couterman en levant les mains vers lui.

—Mais, ma bonne femme, répondit le baron, je ne puis pas entraver le cours de la justice. Le banc des échevins prononcera. Chacun, il est vrai, tâchera de connaître mon sentiment sur cette triste affaire, et, si j'en voyais le moyen, je parlerais en faveur des Couterman, pour qu'on ne soit pas trop sévère à leur égard. En effet, s'ils ont tiré leurs couteaux, l'heure et le lieu ne font de cet incident qu'une rixe ordinaire, mais l'inexplicable attitude des accusés m'empêche de parler pour eux. Il n'y a eu qu'une seule blessure et les deux Couterman prétendent l'avoir faite. Quelle sera l'inévitable conséquence de cette ruse destinée à fourvoyer la justice? Le banc des échevins va se trouver dans un cruel embarras. Ou bien il devra laisser le véritable coupable impuni, ou bien condamner un innocent. Sans doute il jugera dans ce dernier sens, car les échevins sont des hommes aussi; ils seront irrités contre ceux qui les mettent dans cette pénible alternative—et qui sait quel arrêt sévère ils prononceront? Peut-on les en blâmer, puisque le fait même de se moquer ainsi de la justice est déjà un délit?... Mes paroles vous affligent, je le comprends... Voulez-vous rendre un véritable service aux prisonniers et me disposer favorablement à leur égard? Dites-moi franchement qui des deux à donner le coup de couteau. Cela rendrait du moins immédiatement la liberté à l'un d'eux. Dites-moi donc lequel a frappé Marc Cops. Vous devez le savoir.

—Nous ne le savons pas, monsieur, répondit Cécile.

Une expression de mécontentement assombrit le visage du baron.

—Permettez-moi de dire encore un mot, gracieux seigneur, dit Cécile. Lorsque nous avons été admises en votre présence, nous n'avions pas

d'autre intention que celle de vous demander la faveur de visiter les deux Couterman dans leur prison, et, si nous l'obtenions, de n'en user que pour les décider à déclarer la vérité toute entière, sans réticence. Oui, monsieur le baron, nous sentions nous-mêmes qu'ils agissaient imprudemment, et nous les aurions bien décidés par nos conseils, et au besoin par nos larmes, à cesser toute feinte.

—Donc, si l'on vous donnait accès auprès des prisonniers, vous pourriez me dire lequel des deux a frappé Marc Cops?

—Oui monsieur; nous ferons du moins notre possible et l'effet n'est pas douteux. Ayez pitié, soyez bon, donnez nous cette permission.

—Eh bien, retournez chez vous, je ne puis pas résoudre cela moi-même, mais j'en parlerai au drossart. Il viendra tout à l'heure. Je vous enverrai un messenger pour vous faire savoir si l'autorisation vous est accordée.

Les femmes s'étaient levées et se confondaient en remerciements.

—N'épargnez aucune peine pour savoir la vérité, dit encore le baron. N'oubliez pas que le sort des Couterman en dépend, car s'ils continuaient à se moquer de la justice, le banc des échevins serait inexorable pour eux.

—Nous ferons tout, tout ce que nous pourrons, gracieux seigneur, répondit Cécile déjà près de la porte. Nous vous rapporterons un aveu complet, n'en doutez pas.

Elles reculèrent de quelques pas dans le salon pour livrer passage à un valet qui venait annoncer au baron que le drossart demandait à être reçu.

—Il vient à propos. Nicolas, conduisez ces braves gens au parloir. Ils y attendront que je les fasse appeler.

Lorsque les deux femmes furent seules au parloir, la fermière se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer à chaudes larmes. Le langage sévère du baron l'avait épouvantée, et elle ne voyait plus que roue et potence. Pour sûr, son mari et son fils seraient condamnés, puisque les paroles touchantes de Cécile n'avaient pu convaincre le seigneur de leur innocence. Que restait-il à espérer!

La jeune fille, au contraire, paraissait pleine de courage et de confiance. Elle avait bien vu que le baron était disposé à croire à l'innocence d'Urbain et de son père. Une seule chose le retenait: leur double aveu. Admises à visiter les prisonniers, elles sauraient bien faire disparaître cette cause de mécontentement. Cela disposerait favorablement les échevins, et malgré les imputations calomnieuses de l'amman, ils rendraient une sentence d'acquiescement, il n'en fallait pas douter.

Elle s'efforça de relever le courage de la pauvre fermière par ces assurances consolantes, et elle redoubla d'efforts lorsque le garde ouvrit la porte et leur dit :

—Femme Couterman, Cécile Roosens, suivez-moi. J'ai ordre du drossart de vous conduire dans la tour de la prison. Vous pouvez voir les prisonniers, et rester avec eux une demi-heure. Pas davantage. Venez.

Elles le suivirent à travers la cour jusqu'au pied de la tour. A l'appel du garde, la lourde porte s'ouvrit, et le geôlier parut avec ses clefs.

Les deux hommes causèrent un moment à voix basse.

—C'est bien, dit le geôlier restez ici ; moi je ferai la garde en haut ; il n'y a rien à craindre d'ailleurs ; ils sont doux comme des agneaux. Dans la salle d'audience, dites-vous ?

—Oui, pendant une demi-heure.

—Compris... Montez devant moi, mère Couterman ; l'escalier est raide et usé. Voulez-vous que je vous donne la main ! Cécile est jeune et elle a de bonnes jambes. Elle peut se passer de l'aide du vieux Gérard.

Le geôlier les introduisit dans la salle d'audience.

—Attendez ici, je vais chercher les prisonniers, dit-il.

Les deux femmes étaient si émues qu'elles ne pouvaient parler. Leur cœur battait avec force. Elles allaient revoir ceux qui leur étaient si chers,—et, après une bien longue séparation, les serrer dans leur bras, les consoler, leur donner un moyen de salut.

Un bruit de chaînes résonna dans l'escalier, et avant que les deux femmes eussent le temps de s'approcher de la porte, Urbain était dans les bras de sa mère, qu'il pressa ardemment sur son cœur, autant que ses chaînes le lui permettaient. Mais bientôt il se dégagait de cette étreinte, et serra les mains de Cécile avec mille exclamations de joie, comme s'il n'avait plus rien à craindre ni à déplorer pour lui-même, Cécile s'apprêtait même à en exprimer sa surprise, lorsque le père Couterman entra à son tour. Alors les embrassements et les cris de joie recommencèrent.

Après ces premières effusions, les prisonniers durent raconter ce qu'ils avaient souffert, mais ils parlaient de leurs propres souffrances avec une surprenante légèreté de cœur. Ce qui leur avait causé le plus de peine, c'était de se voir séparés de celles qu'ils aimaient, et de les savoir désolées de leur sort.

Toutes ces explications firent pendant quelque temps oublier aux deux femmes la mission qu'elles avaient à remplir. Cécile s'en souvint la première et dit :

—Nous n'avons qu'une demi-heure à rester ici. Le temps est précieux. Soyez calmes et écoutez-moi. Urbain, mon cher Urbain, tout peut dépendre de la réponse que vous allez me faire. Les échevins, le drossart et le baron lui-même sont très-irrités de ce que vous vous reconnaissez tous les deux coupables. Il n'a pourtant été donné qu'un seul coup de couteau, n'est-ce pas ; et un seul de vous peut l'avoir donné ? Nous avons promis au baron de lui rapporter un aveu sincère. Alors il vous sera favorable et vous protégera contre la fausseté de l'ammann. Déclarez-nous donc franchement qui de vous a frappé Marc de son couteau.

—Moi ! moi ! répondirent en même temps le père et le fils.

—Ah ! Urbain, soyez mieux avisé, je vous en supplie. Avouez votre innocence, et vous sauvez votre père et vous-même.

Vous souhaitez que je fasse peser sur mon père une faute que j'ai commise ? dit froidement le jeune homme. C'est moi, moi seul qui ai frappé Marc Cops.

—Ciel ! s'écria Cécile les larmes aux yeux. Vous, Urbain ? Ce n'est pas possible... Mais puisque Dieu a permis ce malheur... Et vous, père Couterman, avouez-vous que vous êtes innocent ?

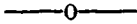
Le fermier répondit avec la même tranquillité :

Urbain vous trompe. C'est moi qui ai frappé Marc Cops. Allons, Urbain, mon cher fils, renoncez à votre inexplicable résolution. Vous vous avouez coupable par amour pour moi, pour me soustraire à la peine de mon action. Mais réfléchissez que je suis vieux et cassé ; que je ne puis plus guère travailler, que mes jours sont comptés, tandis que vous êtes jeune et avez de longs jours devant vous. Vous pourrez, Cécile et vous, soigner votre pauvre mère jusqu'à ce que le Seigneur me rappelle à lui. Abandonnez-moi à mon sort. Quel qu'il soit, je le subirai courageusement et sans plainte. Mon cher enfant, pense à Cécile, pense à ta mère... Vois, je lève vers toi mes mains suppliantes.

—Inutile, mon père, inutile, répliqua Urbain. Rien ne peut m'ébranler dans l'aveu de la vérité. Moi, qui ai donné le coup de couteau, je me déclarerais innocent et je vous laisserais condamner ! Ah ! lorsque nous avons été entendus par le drossart, vous vous êtes déjà reconnu coupable. Je déplorai et j'admirai votre généreux sacrifice. Croyez-vous donc que dans mes longues nuits de captivité la résolution de ne pas me laisser enchaîner à une lâcheté ne s'est pas enracinée en moi ? Vous laisser condamner, vous, mon père à qui je dois la vie ? Jamais !

(La suite au prochain numéro.)

## LA VILLE INCENDIÉE.



Œuvre de l'imprudent ou de la perfidie,  
Voyez à l'horizon d'un immense incendie  
Luire la sinistre clarté !  
Écoutez !... est-ce donc le fracas de la foudre ?...  
Non... la flamme en chemin a rencontré la poudre,  
Et s'en est fait d'une cité !

Maisons, temples, palais, tout s'abat, tout s'écroule ;  
Mille débris brûlants retombent sur la foule  
Qui s'enfuit pâle de terreur,  
On sent trembler, frémir les monts du voisinage  
Et les flots de la mer s'éloignent du rivage  
Comme s'ils reculaient d'horreur !

Malgré l'épais rideau produit par la fumée,  
Le spectacle effrayant de la ville enflammée  
Se répercute dans les cieux,  
Si bien que l'on croirait contempler deux désastres,  
L'un ici-bas et l'autre au pays où les astres  
Suivent leurs cours silencieux !

Pêle-mêle les morts sont couchés sur la terre,  
Mais si défigurés qu'à coup sûr d'une mère  
L'œil ne les reconnaîtrait pas !  
Comment dépeindre mieux les horribles outrages  
Qu'ont à ces malheureux fait subir vos ravages,  
O convulsions du trépas !

Tous les êtres vivants ont recours à la fuite :  
Du pasteur le troupeau n'attend plus la conduite ;  
Les chiens forment des bataillons...  
Le bœuf, le bœuf docile, affolé par la crainte,  
Mugit et de son joug secouant la contrainte  
Cesse de creuser des sillons.

Le reptile coasse, et le coursier rebelle,  
Qui ne sent plus le mors, qui renverse sa selle,  
Galope à travers les guérets ;  
Les oiseaux qui peuplaient les jardins de la ville  
S'unissent et s'en vont demander un asile  
A l'ombre épaisse des forêts.

Tout est confusion : les femmes sont en larmes,  
Les hommes atterrés !... il n'existe point d'armes,  
Pour combattre un malheur pareil...  
Au lieu d'user en vain leur force et leur courage  
D'un regard de mépris ils suivent le nuage  
Portant les aigles au soleil !

C'est ainsi qu'on périt Babilone et Ninive !  
Rois, cités, nations, toujours une heure arrive  
Où vous renverse un bras puissant !...  
D'ambitieux projets à quoi bon se repaître ?...  
Nés aujourd'hui, demain nous devons disparaître  
Dans l'éternité du néant !

\* \* \*

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Tous les numéros non vendus seront repris d'ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



**Biscuits Purgatifs Parisiens**

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

**PICAULT & CIE.,**

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Boussecours, Montréal.

## IMPRIMERIE DU JOURNAL

**Le Canadien Illustré**

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,  
CARTES DE VISITES,  
CARTES DE RAFFLE ET BAL,  
EN-TÊTES DE LETTRES,  
EN-TÊTES DE COMPTES,  
CIRCULAIRES,  
MEMORANDUM,  
ETIQUETTES.

LETTRES FUNÉRAIRES,  
PETITES AFFICHES,  
CATALOGUES,  
PAMPHLETS,  
OUVRAGES DE LOI,  
ETC., ETC., ETC.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai. Les prix défient toute compétition.

J. E. BYETTE, Imp.